

Roberto Garcia Saez

DEE DEE PARADIZE

Roman

Atramenta

LA FIN D'UN PLUMITIF

Kinshasa – Septembre 2009

« Mais qu'est-ce que ce *Mundele*¹ a pu faire au Bon Dieu pour claquer comme un loqueteux dans un endroit pareil... »

Pendant que son adjoint prenait des photos sous les yeux allumés d'une bande de marmots crasseux et hébétés, Antoinette Kabeya observait avec dégoût le corps qui gisait sur le ventre. Le visage du défunt baignait dans une flaque d'huile de vidange. La lumière douce du petit matin scintillait avec indécence dans le liquide visqueux maculé de vomi et de sang. Le cadavre était à moitié défroqué.

– C'est pas poli d'arriver au ciel le cul à l'air, se marra l'adjoint d'Antoinette en zoomant sur l'arrière-train du client du jour.

– Peut-être qu'on a voulu lui couper l'engin et le lui fourrer dans la bouche mais qu'on a été dérangé au moment de passer à l'acte, suggéra la policière.

Après quinze années de service dans la police criminelle de Kinshasa, elle avait dans l'armoire de son bureau une multitude de photos de gars émasculés avec leur attirail viril enfoncé profond dans le gosier.

– La punition des maris ou des amants coureurs. Je ne te souhaite pas de connaître ça, hein, jeune homme !

1 Mundele : « Blanc » en lingala.

Antoinette était la seule femme de son unité. La patronne aussi. Balancer un petit coup de temps en temps dans l'entre-jambe de ses coqs faisait partie, jugeait-elle, des privilèges attachés à sa fonction.

— En tout cas, il devait être ivre mort en toquant à la porte de saint Pierre, reprit un ton en dessous le jeune flic dont la fidélité en amour s'accommodait mal de son appétit de fesses fraîches et accueillantes.

Les trois bouteilles éparpillées autour du cadavre n'avaient pas non plus échappé à Antoinette. Deux étaient vides. Les gamins lorgnaient la troisième, à peine entamée, d'un air goulu.

— Du lutuku frelaté ? demanda-t-elle.

— Y a des chances vu l'état du monsieur. Pour baisser son froc avant de trépasser en se rinçant la bouche dans de l'huile de vidange, faut avoir connu des émotions fortes.

L'adjoit ramassa la bouteille et renifla le goulot.

— Je confirme, Patronne. Avec une dose de méthanol à faire décoller un avion à réaction. C'est du « tu-bois-tu-meurs » de première classe bien de chez nous, ça.

Le type n'était pas venu seul. Dans la boue, les empreintes de ses mocassins voisinaient avec des trous de talons hauts. Ils n'en furent pas étonnés. Seuls des Kinois savaient comment accéder à ce dépotoir à ciel ouvert, situé à un kilomètre du boulevard du 30-Juin, au bord du fleuve Congo. La route la plus directe s'arrêtait net à deux cents mètres de là. Ensuite, il fallait emprunter un sentier tracé dans une terre noire semée de détritrus. Au bout, une morne grève descendait en pente douce vers une eau sale où crouissaient des barges rouillées. On pouvait y accéder aussi en longeant le fleuve. De temps en temps, des gamins des rues s'aventuraient là pour jouer à cache-cache dans les entrailles des monstres d'acier à l'abandon. Le plus souvent, ils venaient pour s'y défoncer.

En retournant le corps, ils découvrirent le visage d'un homme d'une quarantaine d'années, encadré d'oreilles décollées d'une taille éléphanthesque.

— Avec une tête pareille et un zizi aussi riquiqui, il ne devait s'envoyer en l'air qu'avec des *Londoniennes*, s'esclaffa le jeune flic tout en faisant les poches du cadavre.

Il n'y trouva rien d'autre qu'une carte de presse plastifiée qu'il tendit à sa supérieure avec une moue. Pour lui, ce bout de carton signifiait le début des emmerdements. « Les confrères étrangers en poste à Kinshasa de ce piteux gugusse allaient sans doute monter l'affaire en épingle, se disait-il, et ils se feraient encore traiter de bons à rien corrompus si les conclusions de l'enquête leur déplaisaient. » Antoinette, au contraire, fut amusée de voir un honorable représentant de la presse internationale finir de cette façon. Grands donneurs de leçons de morale tous azimuts dans les colonnes de leurs journaux, petits soiffards obsédés de sexe tarifé une fois leur papier envoyé. Elle n'avait jamais lu la prose de ce « Kingsley Burns, correspondant permanent du *Daily Times* en RDC » qui bouffait de l'huile de vidange à ses pieds. Mais Antoinette ne douta pas qu'il était de cette engeance-là.

— Bon, allez, on gaze.

Antoinette ordonna qu'on emballe le cadavre et qu'on pratique une autopsie, même si la cause du décès sautait à la figure. Burns était mort empoisonné par ce tord-boyaux. Avait-il dépassé la dose mortelle d'une cuillère à café par dépit, par accident ou parce qu'on l'y avait plus ou moins contraint ? La policière s'en fichait. Quelque chose de déplaisant émanait de ce cadavre. Elle ne pouvait réprimer l'idée qu'on ne vient pas finir sa vie à mille lieues de sa terre natale sur un carré de sable ressemblant à l'antichambre de l'enfer sans l'avoir mérité. Mais elle devait faire son boulot. Qui était venu là avec Burns ? Sa compagne de boisson avait-elle déserté les lieux,

effrayée par la tournure des événements ou avait-elle assisté sans ciller à sa douloureuse et écœurante agonie ? Aucun témoin pour le dire. Le vieillard desséché qui avait alerté la police de la présence du défunt n'avait rien vu d'autre que Burns déjà froid. Jamais il ne venait là bien qu'il habitât l'une des dernières maisons au bord de la route, deux cents mètres plus loin.

— Sœur, l'enfer me bouffera bien assez tôt, lui avait-il expliqué en lui soufflant dans le nez les vapeurs de sa cuite de la veille.

Au lever du soleil, il avait été intrigué par le vol silencieux de quelques charognards à la verticale des barges. La curiosité l'avait poussé sur la grève et il était tombé sur « ça ». « Ça », c'était Burns mais pour le vieux, il ne semblait s'agir que d'un tas de viande et d'os à équarrir. Il assura à Antoinette que, la veille, personne d'étranger au quartier n'était passé devant chez lui.

— Demandez à mes voisins, ils vous diront la même chose, grogna-t-il en voyant la policière hausser les épaules.

— Vous n'auriez même pas vu passer un troupeau de buffles, le rabroua-t-elle.

Antoinette n'ignorait pas que dans ce repli triste à crever de la ville, les habitants se retiraient dans leur bicoque dès la tombée de la nuit pour se foutre le feu au cerveau avec du lutuku avant de tomber raides pour un quart de tour de cadran.

En plein cœur de La Gombe, Burns habitait un appartement situé au deuxième étage d'un immeuble planté le long d'une rue parallèle au boulevard du 30-Juin.

— Notre journaliste n'avait pas des goûts de luxe, remarqua Antoinette en pénétrant dans le deux-pièces cuisine, toujours flanquée de son adjoint. Un bureau en désordre entouré de rayonnages surchargés de bouquins, de *news magazines* et de boîtes à archives occupait presque la moitié du salon aux murs jaunâtres. Un balcon ouvrait la pièce sur la rue d'où montaient des odeurs de bouffe

graisseuse et de gaz d'échappement ainsi qu'un boucan de tous les diables. Une table, des chaises en rotin, un bar copieusement garni et un meuble sur lequel trônaient une télévision dernier cri et un lecteur de DVD complétaient le tableau. Pas de bibelots ou d'éléments de déco, sinon une photo de Burns en train d'interviewer le président Joseph Kabila, et le portrait d'une très jeune Kinoise au sourire aguicheur.

Dans la chambre, sommairement aménagée, un lit doté d'un confortable matelas mangeait une grande partie de l'espace. En face du lit, encore une télé et un lecteur de DVD posés sur un meuble à tiroirs. Les deux tiroirs du haut contenaient des vêtements – linge de corps, chaussettes –, le dernier, en bas, était rempli de films pornos et de divers ustensiles pour parties fines, version sado-maso. Antoinette se tourna vers son adjoint qui la suivait pas à pas en prenant des notes avec une application appuyée.

– Alors, tu déduis quoi de ce que tu vois, Monsieur le grand enquêteur de deuxième classe ? lui lança-t-elle sans se retourner.

– J'en déduis, Patronne, que ce gars-là partageait son temps entre le boulot et la gaudriole. Avec une nette préférence pour les plaisirs de la chair à en croire la taille du lit, non ?

– Pas mal vu, jeune homme. Je suis certaine que ça ressemble à ton petit nid douillet, hein ! grinça Antoinette.

Les documents qui traînaient sur le bureau se rapportaient pour l'essentiel au travail de Burns. Rapports gouvernementaux et d'ONG, communiqués de presse, invitations à des conférences et à des cocktails, etc. Plusieurs répertoires contenaient les cartes de visite de ses contacts et informateurs. L'un de ceux-là listait uniquement les restaurants et lieux de nuit de la capitale et les personnes qu'il y avait rencontrées. Pas de doute, Burns festoyait. Et ramenait beaucoup de filles chez lui ainsi que l'avaient confirmé ses voisins. En parcourant l'agenda du journaliste, la policière releva que, la veille de sa mort, il

avait rendez-vous avec une certaine « Dee Dee ». Ni le lieu ni le motif de cette rencontre n'étaient spécifiés. Deudeu, Dédé, Didi... Antoinette se demanda pendant quelques minutes comment prononcer ce curieux patronyme. Mais elle décréta immédiatement qu'il désignait une fille perdue perchée sur des talons aiguilles.

– Tu vois, jeune homme, dit Antoinette en se tournant vers son adjoint, peut-être que cette Dee Dee est la dernière personne à avoir tripoté les fesses de Monsieur Burns. Mais est-ce que tu nous vois faire pendant des semaines le tour des dancings de Kinshasa pour la retrouver, hein ? Est-ce que tu imagines que l'État nous paye une misère pour que nous perdions notre temps à cause d'un blanc-bec qui ne pensait qu'à saloper les filles de notre pays ?

Ce Burns, mort comme il avait vécu, cul nu et queue en étendard, l'avait mise en rogne.

– Eh bien moi, je ne crois pas. Alors si l'autopsie confirme, ce qui ne fait aucun doute, que cet obsédé est mort après une beuverie de trop, alcool frelaté ou pas, on en restera là. Et si son consulat nous cherche des poux dans la tête, je leur raconterai ce que nous savons de ce Monsieur Burns et ils auront tellement honte que ce type soit un citoyen britannique qu'ils ne la ramèneront pas. Qu'en penses-tu, Monsieur mon adjoint ?

Le jeune flic soupira. Il aurait bien aimé écumer les bouges de la capitale dans le cadre d'une enquête officielle. Mais le ton irrité de sa patronne ne l'incita pas à pousser dans cette voie.

– Vous avez raison, Chef. Il aurait dû en rester au Jack Daniel's et sa zigounette serait encore frétilante à l'heure qu'il est. Tant pis pour lui.

De retour à son bureau, Antoinette eut la confirmation que Burns avait succombé à un empoisonnement provoqué par l'ingestion massive d'alcool frelaté.

« Affaire classée », se dit-elle avant de rédiger son procès-verbal dont une copie serait adressée, pour information, au consulat britannique.